

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " - - 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIN

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 6 NOVEMBRE 1886

No 7

Les CARICATURES POLITIQUES

Le débat engagé entre MM. Clémenceau et Harden-Hickey au sujet d'une image diffamatoire publiée par le *Triboulet* n'a pas seulement le caractère d'une querelle personnelle; il soulève une question d'ordre général intéressant: celle des droits du crayon, de la limite où doit s'arrêter le droit de satire exercé par le caricaturiste.

A mon avis, M. Clémenceau a, dans sa lettre au gazetier royaliste, parfaitement défini les droits de la caricature politique. Elle peut railler impitoyablement, elle peut condamner, elle peut flétrir. Comme elle est une des formes du jugement public, tout ce qui se soumet volontairement à ce jugement lui appartient. Mais elle n'a pas droit au mensonge.

Le rire et l'ironie constituent en France la tradition la plus constante de la caricature politique, qui a presque toujours gardé la forme d'une satire bon enfant.

Voyez plutôt les recueils de temps de Louis-Philippe.

C'est la grande époque de la caricature politique. Des maîtres incomparables, Grandville, d'une imagination si imprévue et si fantaisiste; Traviès, d'une si mordante observation; Daumier, d'une vigueur si grande, et tant d'autres encore que j'oublie, faisaient avec le crayon de guerre acharnée au régime de Juillet. Jamais les puissants du jour, les parvenus arrogants, les accapareurs de charges, les affamés de gros traitements n'ont été caricaturés avec une verve plus puissante.

Eh bien! le grand succès du temps, qu'était-ce?

Tout bonnement la "poire à favoris" représentant la figure royale, la fameuse poire qui réparait sous toutes les formes, accommodée de toutes les façons.

— "Le diable emporte les fruits! s'écriait un personnage symbolisant la Nation sous le crayon du dessinateur; Adam nous a perdus par la pomme et Lafayette par la poire!"

Il n'en fallait pas davantage pour faire rire aux dépens de la royauté bourgeoise.

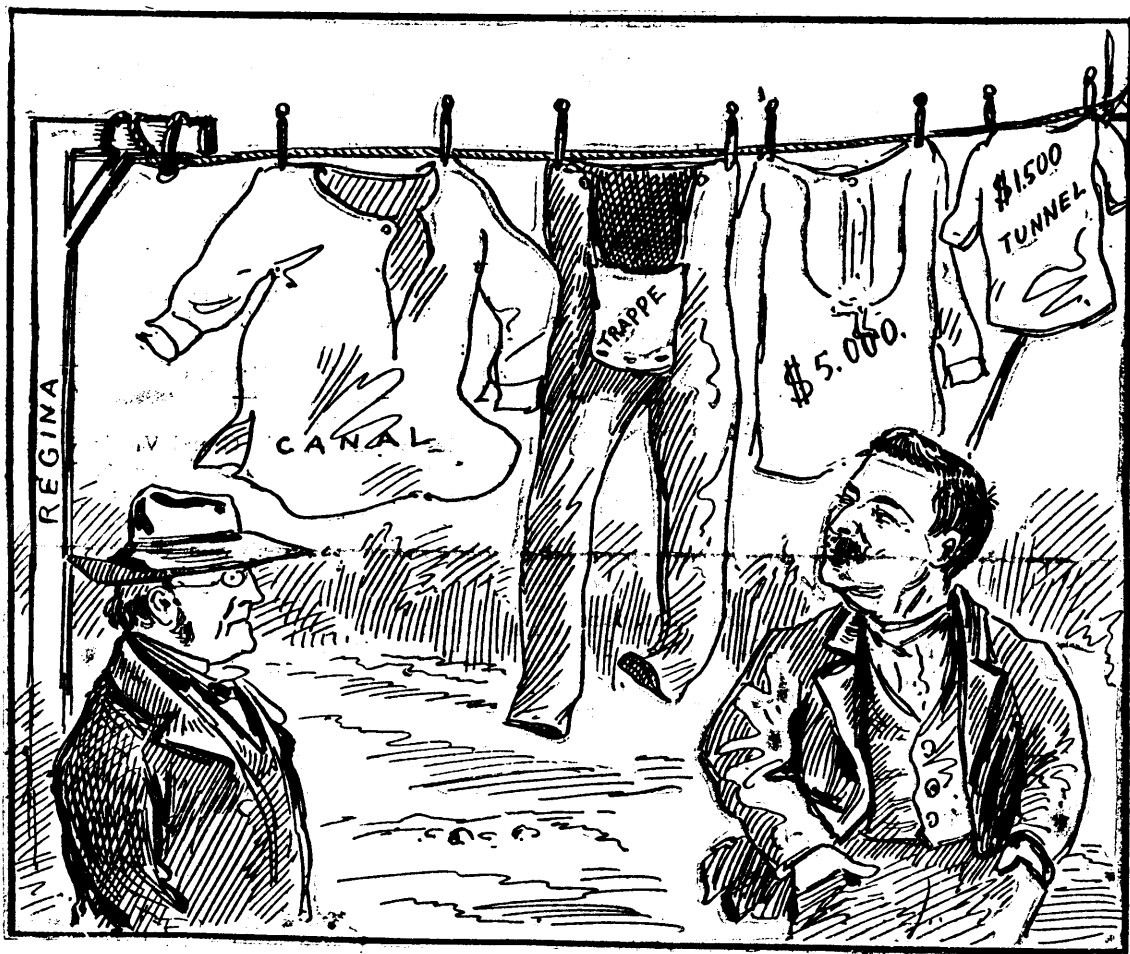
Un jour, la petite feuille satirique, elle s'appelait justement *la Caricature*, qui avait imaginé cette "scie" particulièrement désagréable au roi, fut citée en cour d'assises. Que fit le joyeux caricaturiste? Il vint devant la cour avec un papier sur lequel il avait dessiné une série de têtes représentant celle du roi et allant, chacune par degré, en se rapprochant de plus en plus de la poire dite "de bon-chrétien".

— "Si, dit-il aux jurés, pour reconnaître le monarque dans une caricature il vous suffit qu'il soit désigné par la ressemblance, vous condamnez donc ce croquis, car il ressemble à Louis-Philippe. Alors, il vous faudra également condamner celui-ci, qui ressemble au premier, et encore cet autre, qui ressemble au second. Enfin, si vous êtes conséquents, vous ne sauriez absoudre cette poire, qui ressemble aux croquis précédents."

Cet ingénieux plaidoyer aboutit naturellement à un acquittement.

Et l'on rit de plus belle!

Une autre fois, le même dessinateur, il



LES LIBÉRAUX UTILISENT LA CORDE DU GIBET DE REGINA POUR FAIRE SÉCHER LEUR LINGE SALE.

s'appelait Philipon, fut poursuivi pour un autre dessin représentant le piédestal de l'obélisque de la place de la Concorde surmonté d'une poire; au bas, on lisait cette inscription: "Monument expiatoire".

Mais le spirituel artiste trouva encore le moyen de mettre les rieurs de son côté.

— "Le ministère public a vu là, s'écriait-il, une provocation au meurtre, ce serait tout au plus une provocation à la marelade."

Voulez-vous un autre exemple de la verve des anciens maîtres français dans cet art joyeux de la caricature?

Rappelez-vous l'immortel Mayeux.

C'était Traviès qui l'avait inventé, et pendant plus de vingt ans on en a vu la silhouette burlesque grimacer à la première page des journaux comiques et à la vitrine des marchands d'estampes: cette fois, le satirique n'avait plus dirigé ses traits contre le gouvernement, il s'en était pris à toute une classe: à celle qui soutenait par égoïsme et par peur le régime du "juste-milieu".

Mal équilibré, bossu; avec l'œil vif et le nez rouge, gourmand et lubrique, chaud chef-national, mais peureux en diable, le grand-toujours couvert du bonnet à poil légendaire et ne transigeant jamais avec la Charte, Mayeux symbolisait la bêtise et la vanité du satisfait, abritant sous un prétexte du servilisme politique sa couardise et son féroce égoïsme.

Mayeux était la "tête de Turc" sur laquelle s'assouvièrent toutes les rancunes des libéraux frustrés dans leurs espérances.

Plus près de nous, on se souvient des coups de crayon de Gill, le pauvre artiste mort à la maison des fous de Charenton.

Lui aussi fit, pour sa part, une rude guerre de satirique. Se rappelle-t-on le fameux melon qu'il dessina un jour en première page du journal *l'Eclipse*? M. Pinard, alors ministre de l'empire, voulut absolument se reconnaître dans ce melon. "Mais ce n'est pas lui que j'ai voulu faire!" disait l'artiste. "Si, répondait le juge d'instruction, c'est bien M. Pinard". Et Gill fut condamné, car M. Pinard avait voulu jusqu'au bout être un melon!

Voilà l'esprit de la caricature du bon temps. On railait les ridicules et les vices, on flétrissait au besoin les actes indignes; on n'essayait point de salir par de basses calomnies la vie privée de ses adversaires. Je recommande cette tradition à MM. les royalistes.

JEAN FROLLO.

On parle de la nuance des lettres. Un original a eu l'idée de rechercher leur naissance; il y est arrivé. C'est en vers: Ainsi l'A doit sa naissance à Hercule, car on sait que

Hercule fit l'A près d'Omphale.

Mme Putiphar prétend que le "B naît" de Joseph.

Quant au premier cas de C cité, il appartient au premier aveugle.

Le premier navigateur trouva le D: un marin ne s'aventure jamais sur la mer sans "son D".

Un potier, dans son humeur brusque, Brisant son verre mal tourné, S'écria: "Ce vieux pot fait l'E". L'E nous vient donc d'un vase étrusque.

On vit l'F naître en Palestine, au milieu des croisés.

On "trouva le G" en Afrique.

L'H a son père à Lyon: père H.

La vache Io tient la première place I du monde.

L'M vient d'Egypte:

Les anciens adorent les chats.

L'M y naît, la chose est logique.

Quant à l'O, il naquit dans le journalisme:

De maint journal partout vanté:

Les fils de la Publicité

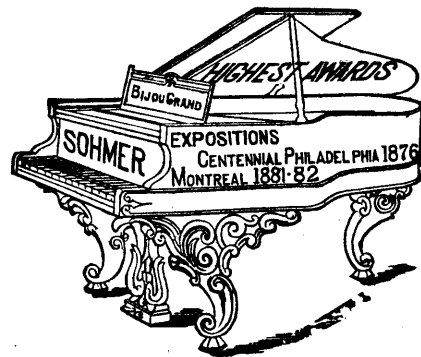
Y fait l'annonce et la réclame.

Avouez que c'est plus amusant que les explications des décadents et que c'est tout aussi logique.

Un homme est accusé de vol commis la nuit avec effraction:

L'avocat: — Oui, messieurs, il a volé, il a volé la nuit, il a volé avec effraction. Avec effraction parce que telle est la défiance des habitants de cette petite ville qu'ils ont la manie de fermer leurs portes au verrou. Il a volé la nuit, et c'est ce qui prouve que nous n'avons pas affaire à un de ces criminels endurcis que la société doit tenir à l'écart. Sachant qu'il commettait une action blâmable, il n'a pas voulu la commettre de jour!

Un projet du *Charivari*: — Mon projet contre les projectiles est unique: j'entoure les fortifications de caoutchouc, et le boulet revient géométriquement briser le canon d'où il est sorti... comme au billard.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657 RUE NOTRE-DAME, Montréal

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents huit cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 6 NOVEMBRE 1886



CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE

Québec, 3 novembre 1886.

Mon cher Directeur,

Je suis encore à Québec après avoir donné à Mercier la réponse du bourgeois à propos de son round-robin.

J'avais reçu une note de Monsieur Masson me disant de ne pas perdre une minute et de me rendre de suite à Spencer Wood, parce qu'il avait affaire à moi.

On m'espérait chez le bourgeois, et lorsque je suis arrivé on m'a fait une très bonne façon.

Le bourgeois me prit par le bras et me conduisit dans la cuisine.

Il m'offrit une place sur le banc-lit. Avant de m'asseoir j'allumai mon bougou à la petite porte du grand poêle à fourneau.

Le bourgeois me laissa tirer une dizaine de touches, il semblait jongler sérieusement à ce qu'il avait à me dire.

Il s'assit dans une chaise berçante (on appelle ça une branleuse à Québec) et il me dit :

—Écoutez, Ladébauche, vous me voyez bien en peine. Je crains que Mercier me fasse quelque *twist* pour se mettre en tête de la boutique. Regardez bien à votre droite, vous voyez le banc des seaux. On va chercher à m'enlever d'un moment à l'autre le seau de l'Etat. On appelle ça faire un coup d'Etat. Moi, je suis trop messieu pour laisser faire de ces coups-là. Comme je sais que vous n'avez pas frette aux yeux, Ladébauche, je vous ai envoyé cri pour watcher ma maison. Et puis encore autre chose, vous serez toujours à côté de moi lorsque j'aurai à écouter Mercier. Est-ce compris ?

—Oui, mon bourgeois, tope-là, je suis votre homme. S'il y a des poques à donner je tirerai pas d'arrière. Regardez ce poing-ci, c'est la mort. Et ce poing là, c'est six mois d'hôpital. Attention que je tape fort lorsque je m'y mets. Faut vous dire aussi qu'après un procès que j'ai eu, il m'a été défendu de frapper.

—Quant à ça, Ladébauche, je prendrai ça sur mes charges. Lorsqu'il s'agira d'en venir aux torgnoles, je répondrai pour vous. Lorsqu'on clanchera à la porte de derrière, ou si on cogne à la porte de devant, on n'ouvrira pas sans vous avertir de vous tenir prêt.

—C'est compris, monsieur, comptez toujours sur moi. Si Mercier fait le fanfaron dans votre maison, je vous garantis que je ne lui laisserai pas le temps d'y prendre le goût de tinette.

—Attention, Ladébauche, Mercier est "game" lorsqu'il se fâche.

—Y a pas de soin, mon bourgeois, s'il est "game" moi je ne suis pas manchotte.

M. Masson me lâcha pour monter dans son bureau et je m'approchai de la table de

cuisine où il y avait un restant de tour-
quière. La cook se montra bien gentille. Elle sortit la théquière du fourneau et me versa une grosse tasse de thé chaud. Elle alla ensuite à la dépense et en sortit une terrine de ferblanc avec de bons gorretons. Je m'en fourrai jusqu'au menton, tellement que j'ai été obligé de desserrer de deux pitons la strappe de ma culotte.

Pendant que je fumais ma pipe étendu sur le banc-lit, Pan ! pan ! pan ! On clanchait dans le tambour qui donne sur la cour.

La cook alla ouvrir. C'était un visiteur qui arrivait pour le bourgeois. Je ne le reconnus pas tout d'abord parce qu'il avait la palette de sa casquette rabattue sur les yeux. Lorsqu'il eut le visage à l'air, je vis que c'était Mercier.

En me voyant il me dit :

—Qu'est-ce que tu fais ici, Ladébauche, je pensais que tu étais à New-York à la fête de l'estatue de la liberté.

—J'aurais bien voulu y aller, mais on a absolument besoin de moi ici. Et vous quelle idée avez-vous eue de venir comme ça à Spencer Wood ?

—Mon cher Ladébauche, j'ai fait le voyage exprès pour voir le bourgeois. Je veux m'assurer s'il entend faire le mort bien longtemps. Je veux savoir quelles sont ses intentions à mon égard. Il y a deux semaines qu'il aurait dû me faire appeler chez lui pour prendre la place de Ross.

—Ah ! oui-da, oui. C'est pour cela que vous êtes venu à Spencer Wood ? Eh bien ! mon cher monsieur, je crois bien que le bourgeois n'a pas l'intention de vous donner une job. Ça n'est pas son accoutumance d'employer le monde avant qu'il les ait envoyé cri. C'est ce qu'il m'a dit plusieurs fois.

—A la fin, Ladébauche, tu sais bien que Ross a failé et qu'il ne peut plus continuer les affaires au même stand.

—Failé, attendez un peu. Je crois qu'il peut encore payer quarante centins dans la piastre. Je crois aussi qu'il pourra encore obtenir une bonne composition.

—Pense pas, il n'a pas assez de Riel dans son stock qui est usé jusqu'à la corde. Pas possible qu'il continue.

—Soyez donc raisonnable, M. Mercier. Laissez-lui au moins le temps de faire son inventaire. De plus il peut encore avoir de bons "backers."

—Des backers, je me demande un peu qui est-ce qui peut l'endosser aujourd'hui ?

—Pour ça il a du monde en quantité. Il a pour lui Chapleau, Langevin, Sénécal, le boss Dansereau et tous les gros du commerce qui ont des "tokens."

—Ça m'est égal, mais j'entends le "burster" avant la fin de l'année.

—Comment allez-vous vous y prendre ?

—C'est bien simple. Je viens trouver le bourgeois et je l'oblige de le fermer.

—D'abord je vous dirai, mon cher monsieur Mercier, moi qui connais les idées du bourgeois, que vous n'êtes pas gros manche avec lui. Il n'aime pas du tout vos manières. Il ne permettra jamais qu'on le bosse. Quant à moi je vous le dirai franchement, il ne croit pas que vous êtes assez de bons endosseurs pour "runner" la "business" de Ross.

—Ça ne fait rien. Je vais le voir immédiatement dans son bureau pour avoir sa façon de penser. Dans quelques minutes je t'en donnerai des nouvelles.

—Arrêtez un peu. Vous ne monterez pas voir le bourgeois.

—Pourquoi ça ?

—Pourquoi ça. C'est bien simple. Le bourgeois m'a défendu de vous laisser entrer dans son bureau. Il m'a dit que vous n'aviez aucune affaire à le voir.

—En voilà une bonne, et qui est-ce qui m'empêchera de monter ?

—Moi, et si vous faites des façons, il y aura une play.

—Est-ce pour tout de bon, Ladébauche ?

—Comme de juste. Il y a une loi ou il n'y en a pas.

—En ce cas, puisque c'est comme ça, ce que j'ai de mieux à faire aujourd'hui c'est de m'en aller. Je vois que les choses sont

un peu "mucres" par ici. Je reviendrai pourtant une autre fois.

—Sans rancune, monsieur Mercier, bien fâché de n'avoir pu vous être agréable aujourd'hui. Ça sera pour une autre fois. A la revoyure.

Mercier sortit alors de Spencer Wood. Lorsqu'il passait sur le chemin de la Grande Allée il avait l'air si piteux que les chiens en levaient la queue.

Voilà le récit véridique de ce qui s'est passé à Spencer Wood.

Tout à toi,

LADEBAUCHE.

COUPS D'ARCHET

M. Mercier aux dernières élections s'est tissé une couronne, non de fleurs artificielles mais de fleurs Riel.

**

Il est rumeur que M. Honoré Beaugrand va être nommé vaccinateur du Cabinet de M. Honoré Mercier.

**

N'ayez jamais une servante menteuse, car celui dont l'abonnement expire le 1er janvier (celui dont la bonne ment expire le 1er janvier, pour les abonnés de l'organe de la Longue-Pointe.)

**

Deux ouvriers causent ensemble sur le parvis de la nouvelle église de Longueuil.

—Comme ça, les entrepreneurs n'ont pas voulu te laisser travailler à la chaire, toi qui as fait tant de sculpture dans l'église.

—Non, mon bon, ils m'ont dit que c'était impossible pour eux de donner les travaux de la chaire à des ouvriers non-mariés.

—Pourquoi ça ?

—Ils donnent pour raison que les commandements le défendent. Tu sais ce qu'il y est dit :

L'œuvre de chaire ne désireras
Qu'en mariage seulement.

**

Parmi les vertus que le Grand Vicaire possède à un degré héroïque est l'amour de la bonne chère.

Examinez-le à un banquet où il sera convié en sa qualité de journaliste. Son estomac puissant est un gouffre où disparaissent des quantités incroyables de viandes et de pâtisseries. Tout ceux qui l'ont vu à l'œuvre nous assurent qu'il peut rendre des points à Gargantua.

Dernièrement, au bazar de la Cathédrale le saint homme se gavait de friandises à une table de lunch. Un immense pain de Savoie lui interceptait la vue d'un abbé avec qui il causait.

Notre grand vicaire n'y alla pas par quatre chemins : il fit disparaître l'obstruction en la mangeant.

**

Le drame de Riel mis en pièces au théâtre Lyceum est quelque chose superlificoquentiel.

Au dernier acte on voit Riel sur le gibet de Regina baisant le crucifix que lui présente le père André. Il est ensuite livré au bourreau.

La scène change. Aux reflets d'un feu de Bengale le chef des Métis paraît suspendu à la potence pendant qu'un ange descendu du ciel lui pose sur le front la palme du martyre.

L'apothéose se termine et deux secondes après Riel, sa femme et sa mère, Dumont, Gros Ours, O'Donoghue et le père André paraissent devant les feux de la rampe et entonnent la *Marseillaise*.

Le comble, selon nous, c'est d'entendre le père André chantant la Marseillaise. Le VIOLON le signale à son ordinaire.

**

Il y a sur la rue St-Laurent un marchand qui est le père du petit garçon le plus chanceux de Montréal. Le gamin fait tous les jours les trouvailles les plus heureuses.

Le papa résolut l'autre jour de se constituer en commission royale pour s'enquérir de ces trouvailles extraordinaires.

—Qui t'a donné ce canif ? demande le père avec colère.

—Je l'ai trouvé, poupa.

—Eh où as-tu eu cette pièce de cinquante centins ?

—Je l'ai trouvée aussi, poupa.

Le père enleva le petit garçon et après l'avoir posé à plat ventre sur ses genoux, il lui administra une sarabande avec une courroie de cuir en lui disant : tiens, mon petit vaurien, feras-tu ça une autre fois.

—Aie ! aie ! aie ! poupa, arrête, arrête. Mets ta courroie sous clé, sans ça, tu vas croire que je l'ai trouvée.

Depuis ce jour le gamin n'a jamais eu la chance de trouver des canifs ou de l'argent.

**

Il est un proverbe qui dit : Tout arrive à point pour qui sait attendre.

Savoir attendre !

C'est là le *hic* pour M. Mercier. Pourtant c'est une chose si facile et si commune que de savoir attendre. Regardez donc l'écolier, il attend jusqu'à la dernière minute pour apprendre sa leçon par cœur. Il attend si bien que son professeur est obligé de lui appliquer la férule.

Plus tard lorsque le jeune homme sort du collège il attend longtemps avant de se choisir un état, un métier ou une profession, et finalement il devient un fruit sec dans la société, tandis que ses compagnons prospèrent dans leur carrière.

Il file le parfait amour avec une fille qu'il considère comme son véritable idéal, mais il attend, pour l'épouser.

Il attend et la conséquence est qu'un autre lui fauche l'herbe sous les pieds et lui enlève le cœur et la main de sa bien-aimée.

Cette habitude d'attendre l'entrave dans toutes ses affaires et il ne réussit jamais. Il se présente une occasion des plus heureuses en investissant ses fonds dans un immeuble à vendre. Il attend, l'occasion lui échappe et c'est un autre qui réalise une fortune par la spéculation.

Sa police d'assurance expire, au lieu de la renouveler immédiatement comme le fait toute personne sage, il attend jusqu'à ce que sa maison devienne la proie des flammes, et peut-être il se fera griller en sauvant ses meubles.

Savoir attendre est très sage en quelques cas, particulièrement dans celui du chef de l'opposition.

Il attend, il attend, mais il attendra jusqu'à ce qu'un nouveau personnage, *Deus ex machina*, surgisse dans la politique de Québec pour lui enlever le pouvoir qui est presque dans ses mains.

Le travail des vers de terre.

Saviez-vous qu'ils fussent des laboureurs sans pareils, ces vers de terres, ces lombrics, ainsi qu'on les nomme, et que, eux manchots, aidassent l'agriculture qui se plaint de n'avoir pas assez de bras ?

Pour creuser leurs trous, les lombrics avalent de terre toute la longueur de leur tube digestif ; ils en absorbent ce qu'elle contient de nutritif, puis reviennent à la surface déposer leurs déjections, trainées visqueuses que souvent vous aurez remarquées. Une fois leur trou creusé, ils continuent à avaler chaque jour leur pitance de terre, y puisant leur nourriture, œufs, larves, spores ; etc., qu'ils rendent sous forme d'humus.

Grâce à ce travail, l'air baigne périodiquement, jusqu'à une certaine profondeur, les différentes couches du sol qui en devient plus apte à retenir l'humidité et à absorber toutes les substances salubres dont la plante a besoin ; grâce à ce travail aussi, les cadavres, les coquilles, les feuilles, qui étaient ensevelis, arrivent jusqu'à la portée des racines qui les utilisent de leur mieux.

Et ne croyez pas que ce labeur soit de faible importance. Pour juger de la valeur du travail, un naturaliste mit deux lombrics en cage dans un vase de dix-huit pouces de diamètre, rempli de sable et de feuilles sèches. Les vers entraînent les feuilles dans le sable jusqu'à trois pouces de profondeur et, après six semaines, une couche de sable d'un centimètre était convertie en humus.

Un observateur a constaté qu'un ver ramenait un demi-gramme de terre par jour. La quantité peut sembler minime ; mais multipliez par 133,000, nombre moyen de vers qui vivent sur un hectare, et voilà déjà pour un jour, plus de 66 kilos de terre ramenés à la surface.

Voulez-vous d'autres chiffres ? Du 9 octobre 1870 au 14 octobre 1871, les vers d'un champ ont ramené 8 tonnes et ceux d'un autre champ 16 tonnes de terre en 367 jours. Dans le Staffordshire, une couche de terre d'une épaisseur moyenne de 0,22 pouces a été annuellement apportée par les vers et étendue sur la surface d'un champ observé.

Ajoutez que ces vers vivent et travaillent sous toutes les latitudes. C'est par suite de ces travaux que lentement la surface d'un pays se modifie. Les pierres qui posent sur le sol s'enfoncent peu à peu, entraînées par les minuscules éboulements des habitations des lombrics, et en même temps elles sont ensevelies par les déjections ramenées à la surface. Ainsi se sont enfouis les restes de civilisations disparues dont on retrouve les traces, et, sans remonter trop loin, les ruines des villas, les voies romaines, etc. En sorte que, si l'agriculteur doit se féliciter du travail des lombrics, l'archéologue peut s'en plaindre ; ce qui, pour finir, prouve une fois de plus qu'on ne peut contenter tout le monde.

Un comble, par hasard :
Avoir le caractère tellement renfermé que ça se sent dans l'appartement !



LE REVENANT.

Depuis la publication des bans, le gros Claude jurait ses grands dieux qu'il ne se laisserait pas faire et criait partout qu'il en laisserait à ceux qui s'aviseraient de lui apporter "l'aillado" le soir de ses noces.

De leur côté, les gars du village, blessés, jaloux de la préférence accordée à Claude par la future, Catherine, une jeune et robuste veuve dont ils avaient longtemps convoité les écus, déclaraient que le lourdaud passerait par là comme les camarades ; ce faible dédommagement leur était bien dû. Pourtant, il n'y avait rien de décidé.

Jusqu'à la veille du jour fixé pour la cérémonie, tout se passa en menaces indirectes, mais ce soir-là, les gars se réunirent pour délibérer. Janot, le plus malicieux de tous, le boute-train de la bande, leur dit que Catherine l'avait averti que s'ils allaient, la nuit suivante, réveiller Claude pour servir la fameuse "aillado", ils seraient reçus à coups de fusil, en sorte que mort d'homme pourrait s'ensuivre.

A cette communication, les autres hésitèrent ; les plus braves reculaient en voyant de quelle façon Claude prenait les choses. Alors, Janot leur fit part d'une idée qui pour lui conciliait tout, leur ressentiment et la prudence : on aurait l'air de capotner et d'abandonner la coutume suivie en pareil cas, pourvu que les époux tolérassent, au retour de l'église, le petit brin de chavivari, à cause de Catherine qui était veuve ; cela n'avait pas d'importance, et il fallait bien que la jeunesse s'amusa un peu. Mais à la nuit, lorsque, tranquilles, assurés qu'on les laisserait en paix, les deux époux ne se défilèrent plus, on revindrait leur jouer une de ces bonnes farces dont lui, Janot, avait la spécialité.

Ce plan de campagne, adopté à l'unanimité, Janot alla trouver Claude et lui déclara qu'on se rendait. L'usage de "l'aillado" avait été radicalement supprimé ; désormais il n'en serait plus question. C'était pas trop bête, et les gars encore à marier ne se souciaient point d'être dérangés à leur tour pour avaler de force cet odieux potage composé de toutes sortes d'épices qui brûlent la bouche. On conservait seulement la tradition innocente vis-à-vis les veufs à leur second mariage.

Tous deux entrèrent au cabaret, burent un verre et se séparèrent bons amis, tout à fait réconciliés.

**

Enfin le jour de la noce arriva.

A peine, sur le passage du cortège, quelques sons gougailleurs de trompe à bouquin. Au dîner, mis en verve, par les copieuses libations, deux ou trois gars chantèrent une chanson gougouise. Ce fut tout.

Sur les dix heures, les fut et amis reconduisirent en chœur Catherine et Claude jusqu'à la maison de celui-ci, un peu en avant du village, assez loin sur le bord de la route, à côté du cimetière, et, après les accolades et les souhaits, revinrent chez le père de Catherine, où le repas avait eu lieu pour vider les dernières bouteilles.

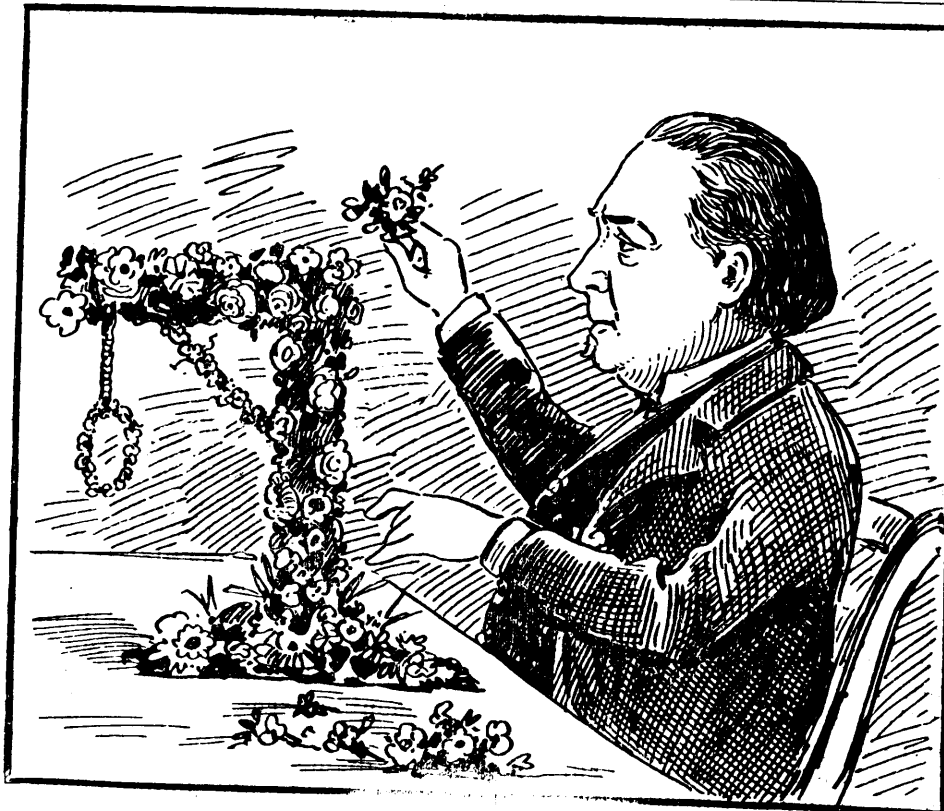
Les deux époux, restés seuls, venaient à peine de fermer leurs volets quand un grand cri de chouette se fit entendre, suivi presque aussitôt d'un bruit sourd pareil à un roulement de tonnerre ; une pluie de grêlons battit la fenêtre, une sorte de rafale sembla souffler, et les volets projetés avec violence hors de leurs gonds, tombèrent à terre dans un fracas assourdissant.

— Ah ! les brigands ! ils reviennent quand même... Attendez un peu, gronda Claude.

— Son fusil à la main, doucement, il s'approcha de la fenêtre.

Rien au dehors. Tout était calme. Après quelques minutes de guet, furieux de n'avoir rien découvert, Claude allait en prendre son parti, quand il aperçut des flammes bleuâtres, pareils à des feux follets et dissimulés et là, dans la campagne. Le mur d'enceinte du cimetière s'éclaira vaguement, tandis que des feux nouveaux en descendaient pour se mêler aux autres.

— Tout à coup des gémissements, des plaintes, un vacarme de chaînes traînées à



A TROIS-RIVIÈRES

Sir HECTOR.—Je pense que je l'ai assez bien ornée pour qu'elle soit acceptée à Trois-Rivières. C'est embarrassant tout de même. *Quia fecit mihi magna qui potence est.* Celui qui m'a fait si grand est celui qui m'a fait la potence.

terre partirent du corridor voisin de la chambre. Claude, retrouvant son énergie, s'élança vers la porte ; mais il n'avait pas mis la main sur la serrure que, du dehors cette fois, une voix monta, caverneuse, lugubre :

— Catherine ! Catherine ! c'est ainsi que tu m'oublies, sans cœur ! Crois-tu que je puisse rester tranquille dans ma tombe, lorsque tu prends un autre mari ! Prends garde, Catherine ! dit la voix.

— Oh ! mon Dieu ! sanglota Catherine, c'est mon pauvre défunt qui revient. Claude ! Claude ! défends-moi !

Et, prise d'une terreur folle, claquant des dents, elle se cacha dans les draps.

Claude, gagné par la même terreur, le cerveau brûlant, une sueur froide dans le dos, voyant passer devant ses yeux tous les revenants, tous les fantômes des fantastiques histoires qu'on raconte aux veillées, dans les campagnes, s'assit sur le bord du lit, le regard fixé vers la fenêtre demeurée ouverte, l'oreille tendue au moindre murmure.

Bientôt les lumières non éclairantes passèrent devant lui, falotes, dansant en l'air entre les montants de la croisée, et une forme blanche, sorte de spectre aux bras tendus, apparut, menaçante. Machinalement, par un mouvement instinctif, Claude, levant son fusil, lâcha les deux coups.

Un ricanement éclata alors, strident, convulsif, et la voix de tout à l'heure reprit :

— Ah ! ah ! ah ! tu peux tirer, Claude ! Tu sais pourtant bien qu'on ne tue pas les esprits.

Et, en effet, le spectre était toujours là, se balançant dans le cadre de la fenêtre.

Claude, râlant, tomba à la renverse.

**

Le lendemain, le soleil se levait, superbe. Dans la chambre nuptiale, rien ne bougeait. Les gars, venus de bon matin pour jouer aux époux une sérénade, étaient réunis devant la maison, portant des torches faites de coton imbibé d'alcool, traînant des chaînes de fer empruntées aux étables à bœufs. Janot, le chef de la bande comme toujours, tenait une longue perche où flottait à la cime un drapeau de lit percé de deux trous ronds et soufflait dans le serpent de la paroisse.

Comme, malgré le charivari, les nouveaux mariés ne se montraient point, Janot, pensant qu'ils boudaient, honteux de découvrir maintenant les causes de leur frayeur de la veille, se décida à aller voir avec une échelle, par la fenêtre, jusque dans la chambre.

— Eh bien ! les amoureux, criait-il en montant, vous a-t-on joué une assez bonne farce ? Allons, sans rancune, hein !

Mais en arrivant au bout de l'échelle il poussa un cri et fut obligé de se retenir à la fenêtre pour ne pas tomber.

Catherine et Claude, étendus raides sur le lit, tournaient vers lui leurs visages horriblement contractés et le fixaient, immobiles, les yeux grands ouverts, les pupilles déjà vitreuses.

Ils étaient morts de peur.

Z.

En correctionnelle.

— Voyons, demande le président, pourquoi vous êtes marié, si vous devez perpétuellement bêtifier votre femme ?

— Mon président, le jour où j'ai épousé, j'ignorais ce que je faisais. J'étais absolument pochard !

VARIETES

Gaffouillard a invité un ami à manger un perdreau avec lui.

Seulement, l'ami aime le perdreau frais et Gaffouillard le préfère un peu avancé. Aussi dit-il au garçon :

— Commandez-nous un perdreau rôti... faisant d'un seul côté !

**

LE PAVILLON.

Tel est le nom du restaurant le plus chic du West End, c'est le temple de Bacchus où le sacrificateur offre le plus d'attraits aux fidèles. L'ornementation de l'édifice en fait une véritable bonbonnière. C'est une des places d'intérêt à Montréal que les étrangers ne devront pas oublier de visiter. Frank Labelle, qui a fait ses preuves comme préparateur de *mixt drinks*, ne tient chez lui que des liqueurs de première classe. C'est au No. 65, rue Bleury. 7-4i

**

Deux amis causent en se promenant :
— Vous voyez ce monsieur là-bas, eh bien ! il a contribué à essayer bien des larmes !
— Que son bon cœur soit béni : comment cela donc ?
— Il est marchand de mouchoirs !

**

Calinotade :
— Pourquoi ne vous abonnez-vous pas à un journal ? demandait-on à un individu, espèce Calino.
— Pourquoi faire ? Mon père, à sa mort, m'a laissé une armoire pleine de journaux ; je n'en ai pas encore lu la moitié.

**

Petite maman, interroge le jeune Tomy, d'où vient donc la pluie ?
— Des nuages.
— Il y a donc de l'eau dans les nuages ?
— Eh certainement.
— Mais bien ! le bon Dieu doit être joliment mouillé, alors, s'il n'a pas de parapluie !

**

LE CHATEAU DE RAMEZAY.

Ce château construit en 1726 est continuellement visité par les antiquaires. Il possède la plus belle bibliothèque à cinq cents qu'il y ait dans la puissance. Sur ses rayons on remarque les œuvres complètes des auteurs en renom tels que Don, Reinhardt, de Kuyper, Hennessey, Martel, etc. On lit un paragraphe pour 5 cents et une page pour 10 cents. Dans cette bibliothèque on permet d'enlever des pages aux volumes. Aucun ouvrage n'est à l'index. La bibliothèque est au coin de la rue Notre-Dame et de la Place Jacques-Cartier.

**

Un bourgeois de Paris possède à Auteuil une campagne dans les dépendances de laquelle il a creusé une rivière d'un pied de large et d'un mètre de largeur.

Un ami étant venu lui rendre visite, le propriétaire lui fait faire le tour de cette Seine en miniature.

Il s'informe, ensuite d'un air satisfait :

— Qu'est-ce que tu penses de mon fleuve ?
— Dame ! répond le visiteur, je pense que ça ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau.

Le BALMORAL tenu par J. A. THOUIN, au coin des rues Lagachetière et St. Constant, est un restaurant qui, par la délicatesse et le bon goût de son architecture intérieure, est une véritable bonbonnière. On y trouvera toujours un service attentif, des cabinets privés meublés confortablement, et le stock de vins, liqueurs et cigares peut soutenir une comparaison avantageuse avec celui des premiers restaurants de la Puissance. Une visite est sollicitée afin que vous puissiez vous en convaincre. 6-4 ins.

Vêtements à bon marché.
C'est pendant un procès correctionnel. Le président demande, sans aigreur, au principal témoin de décliner sa profession. Le témoin, très digne, et même fier :
— Industriel.
— Précisez.
— Recolleur de poils sur pardessus !

Dans un café de Marseille.
Il est question de l'intelligence vraiment extraordinaire de certains animaux, et, notamment, des chiens.
— Le chien est tellement fort, dit un consommateur, que je lui ai appris à lire...
— La belle affaire, répond un autre... J'ai une chienne danoise qui apprend à lire à mes enfants !

La Chronique de Bruxelles signale l'enseigne suivante, décorant la façade d'une boutique du boulevard du Hainaut :

Parapluietterie nationale.
Boulevard du Nord, ajoute le même journal, se trouve, une autre enseigne portant ces mots :
Parapluietterie internationale.
Toujours plus fort que chez Nicolat.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affirmer. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Océanique, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, La Bibliothèque à Cinq Cents a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Puisque la mode est aux centenaires, rappelons un cas de rare longévité, celui de Mme de Montgolfier, qui mourut à Paris vers la fin du règne de Louis-Philippe.

Bien qu'elle fût âgée de cent onze ans, Mme de Montgolfier avait conservé toutes ses facultés ; peu de temps avant sa mort, elle écrivait encore elle-même à ses amis des billets d'une écriture très ferme et très nette.

Tous les matins, de très bonne heure, elle allait se promener dans le jardin du Luxembourg ; un jour, comme elle se trouvait assise sur un banc, elle remarqua tout à coup qu'un grand trouble se manifestait dans ses idées.

Elle se leva aussitôt pour retourner chez elle, mais il lui fut impossible de se rappeler, ni le nom de la rue, ni le sien. Effrayée de ce fait anormal, elle aborda un promeneur, en le priant de vouloir bien la reconduire jusqu'à sa demeure.

A la vue d'une femme d'un extérieur distingué, celui auquel s'adressait cette prière s'empressa d'offrir son bras, en demandant et le nom de la rue et le numéro de la maison.

— Ah ! voilà, répondit la pauvre dame, c'est que j'ai le malheur de ne plus m'en souvenir, et vous ne serez pas surpris de ce singulier oubli, quand je vous aurai dit que j'ai cent onze ans.

— Cent onze ans ! répliqua l'inconnu, vous êtes donc madame de Montgolfier, qui demeurez rue d'Enfer, 17.

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria-t-elle avec joie.

Grâce au hasard qui voulait que ce monsieur eût souvent entendu parler d'elle, il put la ramener jusqu'à son domicile, où, le lendemain même, elle s'éteignit doucement.

J. N. LAMARCHE
RELIEUR
No. 17, RUE SAINTE-THÉRESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL
Reliure commerciale et de goût exécutée avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

LA NIECE DU CAPITAINE

XI

(Suite)

Il est bien vrai que quelques Rémy, qui étaient d'un naturel sceptique, ou qui avaient vu du pays, trouvaient que la musique de Joquelet sentait d'une lieue sa province et son village. Mais, étant en minorité, ils n'osaient protester, encore moins s'abstenir. D'ailleurs, dans toutes les questions imaginables, il suffisait que les Brisset eussent choisi une des alternatives, pour que tout Rémy digne de ce nom se ruât sur l'autre alternative avec une grande affectation d'enthousiasme.

XII

Le capitaine était sanguin et irascible, mais en même temps c'était un brave homme et le moins égoïste des vieux garçons. Quand il se fut bien juré à lui-même qu'il aimait mieux rompre, il se sentit soulagé, et sa colère commença à s'évaporer dans l'espace au souffle de la brise du printemps.

"C'est-à-dire que je romprais net s'il s'agissait de moi, se dit-il en allongeant le pas; mais il s'agit avant tout de cette pauvre petite. Il faut que ce mariage se fasse; seulement je trouverai bien moyen de ne pas aller à l'église; je serai malade, je serai appelé auprès d'un ami mourant; j'aurai une attaque de goutte; je me donnerai une entorse; je me couperai en me faisant la barbe; mais je ne m'en irai pas derrière le ménétrier comme un ours apprivoisé qui se dandine derrière un orgue de Barbarie. Cela, jamais!"

En fait de musique, le capitaine n'admettait que la musique militaire, et encore parce qu'elle faisait marcher les hommes au pas, et que, si elle les conduisait à la parade, elle les menait aussi à la bataille et à la mort.

Quant à la musique civile, il la méprisait profondément, et entre tous les instruments civils, c'était le violon qu'il méprisait le plus; il y avait même dans ce mépris une nuance de rancune personnelle. Dans plusieurs de ses logements de garnison, le capitaine avait été proche voisin de certains violonistes inexpérimentés trop remplis d'ardeur.

A la rigueur, le capitaine, quand il était en veine de concessions, admettait que l'on pût se réunir en un lieu clos et couvert pour entendre de la musique ou pour danser. En courant le monde avec son régiment, il avait, par ordre, assisté à des soirées et à des bals soit chez le préfet, soit chez le général, soit chez le colonel; et à fréquenter les grands de la terre, il avait perdu quelques-uns de ses préjugés.

En revanche, ceux qu'il avait conservés n'en étaient devenus que plus forts et plus tyranniques. Rien, par exemple, ne lui inspirait plus de dégoût et d'horreur qu'une noce qui s'en va, violon en tête, par les rues et par les chemins.

Sur ce point en particulier, il était Brisset jusqu'au bout des ongles, un Brisset intolérant, et par-dessus le marché un Brisset raffiné, évitant avec un soin jaloux tout ce qui peut paraître commun, vulgaire et ridicule.

XIII

Cependant le capitaine approchait rapidement des Courtiliz; déjà il allait prendre le chemin creux au bout duquel on aperçoit le clocher de pierres grises encadré dans les deux noyers du grand Rémy-Brûlon, lorsque Joseph, qui le guettait depuis plus de deux heures, lui barra presque le passage.

"Ah! vous voilà! dit le capitaine d'un ton assez brusque.

"Je viens savoir mon sort," lui répondit simplement Joseph.

Il était un peu pâle, mais il y avait dans toute sa mâle physionomie une

expression de fermeté et de loyauté qui fit que le capitaine lui tendit la main:

"Votre sort n'est pas à plaindre, mon garçon; voilà ce que je puis vous dire."

Le sang afflua aux joues de Joseph, et il serra les mains du capitaine comme s'il se fût proposé de les réduire en marmelade. Mais les mains du capitaine en avaient vu bien d'autres; et cette brusquerie était loin de déplaire au vieux soldat.

Quand le capitaine rentra chez lui, Jeanne, avec son air modeste et tranquille, vaquait à ses occupations de bonne petite ménagère. Elle lui prit des mains son bâton et son chapeau de paille, mit ces deux objets en place, et disparut pour aller tirer à même le tonneau un bon verre de cidre bien frais.

Le capitaine s'assit d'un air tout peinaud.

"Me voilà joli garçon, se dit-il en battant un pas redoublé sur la toile cirée de la table; comment lui dire cela? Et cependant il faut que je lui dise, et le plus tôt sera le mieux."

Quand il entendit les pas légers de sa nièce, le capitaine se renversa sur sa chaise et prit un petit air tout à fait délibéré. Bien des gens lui ressemblent; plus ils se sentent gauches et penauds, plus ils affectent d'être à leur aise.

Ayant avalé la moitié de son verre de cidre, il fit claquer sa langue, s'esuya les moustaches et dit:

"Ma chère petite, hem!... Foucault a de très belles tulipes.

"Ah! répondit doucement la fiancée de Joseph.

"Oui, reprit le capitaine qui cherchait un peu ses idées et ses mots, il a de très belles tulipes, Foucault!"

Il y eut un silence d'une demi-minute.

"Ah! à propos, reprit le capitaine en regardant par la fenêtre, sans rien voir du reste, j'ai rencontré Joseph."

Jeanne se rapprocha de lui, mais sans rien dire.

"Oui, dit le capitaine, j'ai vu Joseph, je lui ai parlé; il a paru très content, Joseph."

Jeanne rougit et rangea doucement une chaise qui n'avait pas besoin d'être rangée.

"Il avait même l'air si content de ma réponse, que je n'ai pas osé lui dire quelque chose qui..."

"Quoi donc, mon oncle?" demanda Jeanne en se rapprochant de lui et en posant sa main droite sur la table.

"A l'assaut!" se dit le capitaine, et il monta à l'assaut sans regarder ni à côté de lui ni derrière lui.

"Assieds-toi près de moi, dit-il à sa nièce en lui prenant la main; bon! ne va pas t'imaginer que c'est bien extraordinaire; oh! mon Dieu non, ce n'est rien du tout!"

XIV

Si ce n'était rien du tout, pourquoi donc alors faisait-il tant de cérémonies pour le dire?

Il prit les deux mains de sa nièce dans sa main gauche et les caressa de sa main droite avec tant de douceur et de tendresse que les pauvres petites mains se mirent à trembler.

"Là! là, bellement, dit-il en donnant à sa voix qui était naturellement un peu rude des intonations presque flûtées. Le fait est que je n'aurai probablement pas le plaisir d'assister à ta noce, parce que... mais ne tremble donc pas comme cela, parce que... je ne pourrai peut-être pas."

Les petites mains cessèrent tout à coup de trembler, et s'arrachèrent par un mouvement brusque à la douce étreinte qui les retenait captives. Jeanne se leva toute droite, regarda son oncle bien en face et lui dit, d'une voix très basse, mais très distincte:

"Si vous savez quelque chose qui soit à la honte de Joseph ou du nom de son père, votre devoir est de me le dire maintenant; après, il serait trop

tard. Vous n'avez pas pu croire un instant que je me marierais sans vous avoir à mes côtés. Là où vous croyez n'être pas à votre place, il est impossible que je sois à la mienne!"

L'oncle Brisset-Carton s'était levé par un mouvement involontaire, et il regardait avec admiration la jolie figure de sa nièce, qui s'était animée et comme transformée sous l'influence des plus nobles sentiments.

"Joseph est un honnête homme!" s'écria-t-il avec chaleur; le nom de son père est sans tache; sa mère est une brave femme, quoique un peu... hem! mais cela ne touche en rien à l'honneur; moi je suis un vieille tête de chou-fleur de t'avoir mise dans de pareilles angoisses pour si peu de chose. Quant à toi, ma fille, tu es une vaillante petite lionne! Assieds-toi, je t'en prie, tu me fais presque peur!"

La vaillante petite lionne se rassit sur le bord de sa chaise, les mains fortement pressées l'une contre l'autre les yeux fixés sur ceux de son oncle.

"Au diable les phrases entortillées!" s'écria le capitaine. J'aime mieux te dire tout crûment la chose, tu verras qu'elle n'est pas si terrible. Eh bien! donc, — je ne me déciderais jamais — jamais — à te conduire à l'église — en me dandinant derrière Joquelet, — comme un ours apprivoisé derrière un orgue de Barbarie. O mon Dieu! qu'est-ce qui lui prend?"

Quand on a cru qu'on allait recevoir un coup terrible et qu'on a tendu tous les ressorts de sa volonté pour le recevoir avec dignité, si l'on s'aperçoit qu'il y a eu méprise, si l'épouvantable secret se trouve être en fin de compte une confidence presque saugrenue, on passe, sans transition, de l'excès du désespoir à l'excès de l'allégresse, les ressorts se détendent d'un seul coup; l'équilibre des facultés est rompu, et dans l'enivrement de sa joie on fait des choses qu'on ne se serait jamais cru capable de faire.

Heureusement que cette fois tout se passa dans le cercle le plus étroit de la famille, entre oncle et nièce, entre tuteur et pupille; sans cela, les commères des Courtiliz auraient trouvé moyen de défaire le mariage en élevant des doutes en apparence trop fondés sur la raison de la mariée.

Je dois dire avant tout que la mariée était une jeune fille timide de son naturel, réservée comme tous les Brisset, incapable de faire un affront à une mouche, incapable surtout, à moins d'avoir perdu la tête, de faire quoi que ce soit qui fût contraire à la modestie et aux bienséances.

Or cette jeune fille modeste et réservée se leva si vivement que la chaise se trouva renversée en arrière et que le dossier donna d'abord un grand coup, puis deux petits coups secs sur le carreau bien frotté.

Cette jeune fille timide sauta brusquement sur le capitaine comme une lionne, saisit à pleines mains les revers de sa jaquette et les rapprocha si violemment l'un de l'autre qu'elle semblait bien décidée à l'étrangler. Tout cela n'était encore rien, et ce qui suivit sembla toucher de près à la folie. La petite lionne secoua le capitaine en riant, et lui déclara qu'il était le plus méchant de tous les oncles et le plus pervers des tuteurs pour lui avoir fait une peur pareille; après cela, toujours brusquement et sans transition, elle se mit à pleurer, en lui déclarant qu'il était le meilleur des hommes.

Le meilleur des hommes et le plus pervers des tuteurs ne savait trop quelle figure faire ni quel langage tenir.

"Ma chère, dit-il timidement, il me semble... je crois que si tu me serrais moins fort, je n'en respirerais que mieux!"

La petite lionne, toute confuse, s'aperçut alors seulement qu'elle étranglait le meilleur de tous les hommes et le plus pervers des tuteurs; elle devint toute rose de confusion et lâcha les deux revers de la jaquette; puis elle rougit de nouveau en ramassant la chaise; puis elle cacha sa tête con-

tre l'épaule robuste de son tuteur, puis elle leva timidement le yeux et demanda au pauvre capitaine pourquoi il lui avait fait une peur pareille.

(à continuer)

A l'école.

—Maman, dit une petite fille à une autre, me donne tous les jours deux sous, pour que je prenne une dose d'huile de foie de morue.

—Et qu'est ce que tu achètes avec tant d'argent que ça?

—Oh! maman le met de côté pour acheter encore de l'huile de foie de morue.

— Un mot d'un nègre de la suite de Karamoko.

—C'est-il vrai qu'il y a chez vous des anthropophages? lui demandait un cuisinier du Grand-Hôtel.

—Parfaitement, reprend l'autre; mais ils ne mangent que les morts, et uniquement pour les préserver des vers.

Départ de villes d'eaux:

Un Parisien reçoit une note absolument exagérée; il interpelle l'hôtelier.

—Si vous quintuplez vos prix de la sorte, je vous garantis que vous ne me reverrez pas l'an prochain.

—Je suis bien obligé d'agir ainsi, fait l'hôtelier philosophe, une fois qu'on est venu chez moi on n'y revient jamais!

Bons chasseurs!...

Chambardas vient de lâcher en pure perte les deux coups de son Lefaucheur sur une compagnie de perdreaux.

—Croyez-moi, dit-il à son compagnon de chasse, rien n'est difficile comme de tuer les perdreaux, quand ils sont si nombreux...

—Allons donc!

—Mais si... parce qu'en se plaçant les uns devant les autres, ils se garantissent mutuellement!...

C. ROBERT & CIE

au commencement de l'automne rappellent au public qu'ils nettoient, teignent et réparent toutes espèces de

FOURRURES

Pour un prix modéré C. Robert & Cie convertiront votre vieux bonnet de fourrure en neuf et lui donneront le chic du jour.

Venez voir leurs importations d'automne au coin des

Rues St-Laurent et Vitré, Montréal



LES PIEDS DANS LE PLAT.

POESIE.

Le plat que nous aimons, c'est les pieds de cochon, Apprêtés avec soins et de bons cornichons. On le prend chez CIZOL, le cuisinier de France, Qui sait de l'estomac, préparer la jouissance.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE,

IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER,

IMPRESSIONS DE COMMERCE,

ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS

CONSIDERABLES SOUS LE PLUS

BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT,

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1590, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

Imp. par l'Imprimerie Générale, 45 Place Jacq.-Cartier CHARLES BELLEAU, gérant.